

Compte rendu de la séance avec Felicity Bodenstein et Julien Bondaz
Vendredi 10 mars 2023, Paris Musées
Accès, circulation et restitutions : perspectives sur les objets d'art africains

Felicity Bodenstein est historienne de l'art, MCF à Sorbonne Université, chercheuse au Centre André Chastel. Spécialiste de l'histoire des musées et des collections, elle est actuellement chargée de recherche au musée du quai Branly – Jacques Chirac, en charge du projet *Digital Benin*.

Julien Bondaz est ethnologue, MCF à l'Université de Lyon, spécialiste de l'anthropologie du patrimoine. Ses terrains d'enquête se situent principalement en Afrique de l'Ouest, où il a travaillé sur les musées, les zoos et les parcs naturels, ainsi que les galeries et les collectionneurs. Il travaille également sur l'histoire et l'épistémologie de la discipline ethnologique.

Felicity Bodenstein commence par présenter le projet *Digital Benin*, dont l'enjeu est de donner accès, via un site dédié, à un ensemble d'informations concernant un large groupe d'objets (plus de 5000), qui ont été pillés au Royaume du Bénin par les forces militaires britanniques en 1897¹, et qui se trouvent aujourd'hui dispersés dans plus de 130 institutions, dans le monde entier.

Un des points de départ du projet était le constat que, dans les récits produits par les musées sur ces collections, rien n'était dit de leur histoire coloniale : dans les musées ethnographiques, on évoque leurs usages ; dans les musées de beaux-arts (ou « post-ethnographiques », comme le musée du quai Branly – Jacques Chirac), ils sont présentés avec une forte dimension esthétisante... Mais pendant longtemps, rien n'était dit de leur provenance, à deux exceptions notables :

- dans les musées de Liverpool, et en particulier l'International Slavery Museum² ;
- à Stockholm, en 2010, des collections en provenance du Bénin ont été présentées dans le cadre d'une exposition intitulée « Whose Objects. Art Treasures from the Kingdom of Benin in the Collection of the Museum of Ethnography »³. Le titre de l'exposition fait, à l'époque, polémique, suscitant des réactions critiques de nombreux autres musées possédant des objets issus de ce pillage (dont le British Museum).

Felicity Bodenstein précise qu'à Benin City et à Lagos, on trouve également une collection importante de ces objets, constituée dans les années 1950, mais ce qui la frappe lorsqu'elle découvre ces collections sur place, c'est **l'absence d'accès aux informations qui concernent ces objets**. C'est ce qui motive le projet : **faire un retour des informations** (indépendamment des projets de *restitutions*, qui visent à faire retourner les objets).

Quand le projet commence (autour de 2017), les questions de restitution étaient déjà très discutées en Allemagne – dans le cadre du projet, controversé, du Humboldt Forum⁴, et dans un contexte scientifique où les études de provenance occupent une place plus importante qu'en France. De ce point de vue, les controverses ayant accompagné le projet du Humboldt Forum,

¹ Pour une histoire détaillée de cet événement et une présentation des types d'objets pillés, voir Bodenstein, « Une typologie des prises de butin à Benin City en février 1897 » (2020).

² <https://www.liverpoolmuseums.org.uk/international-slavery-museum>

³ <https://www.proveana.de/en/literature/ostberg-hg-whose-objects-art-treasures-kingdom-benin-collection-museum-ethnography>

⁴ <https://www.connaissancedesarts.com/musees/berlin-apres-deux-ans-dattente-le-humboldt-forum-ouvre-enfin-ses-portes-11160605/>

qui portaient directement sur la provenance des collections, étaient de nature très différente des débats autour de la création du musée du quai Branly au début des années 2000, qui concernaient davantage le régime d'exposition des objets et le regard qualifié d'« ethnocentrique » porté sur eux⁵. À l'arrière-plan du projet *Digital Benin*, il faut aussi mentionner, en Grande-Bretagne, l'important mouvement de protestation d'étudiants de Cambridge en 2016, après leur découverte qu'un objet conservé dans le hall d'un *college* de l'Université était un des bronzes du Bénin pillés en 1897, dont ils ont exigé qu'il soit rendu (l'épisode était concomitant du mouvement *Rhodes Must Fall* à Oxford, visant à faire retirer des statues représentant Cecil Rhodes, figure de l'histoire coloniale britannique, du campus⁶). En France, le discours du Président Emmanuel Macron en 2017 et la publication du rapport Sarr-Savoy en 2018 ont favorisé, bien sûr, le débat public sur ces problématiques.

Dans ce contexte, le projet s'est progressivement dessiné comme consistant en un **consortium informel (et indépendant) de partage d'informations** : c'était un enjeu important du point de vue de la relation avec les musées, pour qu'ils acceptent de partager leurs données concernant ces collections et pour clarifier les attentes envers le projet – dont la finalité première n'est pas de préparer des restitutions (mais qui alimente, indirectement, les demandes, par le partage d'informations sur les objets).

Une fois ce contexte posé, Felicity Bodenstein présente l'équipe en charge du projet *Digital Benin*, composée de chercheurs, en Europe, au Nigéria et aux États-Unis : <https://digitalbenin.org/team>. Pour sa mise en place, le projet a eu la chance de bénéficier, à ses débuts, d'un financement par la Fondation Siemens, qui soutient des actions en faveur de l'accès à la culture.

Au début, l'objectif était de réaliser une **base de données croisant les informations relatives à ces collections**, très dispersées. Mais, dans les échanges préparatoires, il est rapidement apparu que, pour les populations locales, ce ne serait peut-être pas suffisamment attractif, et qu'il fallait imaginer autre chose, d'autres usages, d'autres façons de présenter les collections – en évitant de s'en tenir à une **approche strictement muséale** de ces objets. En particulier, du côté nigérian, l'intérêt des interlocuteurs ne se portait pas nécessairement sur la provenance des objets. Pour eux, le projet était davantage l'occasion de valoriser la culture et l'histoire de Benin City, d'en souligner la dimension vivante : c'est ce qui a motivé la réalisation de nombreux entretiens et la **production d'archives orales** avec différents acteurs de la scène artistique et connaisseurs de l'histoire culturelle béninoise, qui sont mises en « une », en première page du site.

Grâce à l'obtention de financements complémentaires, l'équipe s'est ensuite élargie, en associant des personnes dédiées à la **numérisation des collections** de Benin City (qui, parce qu'elles n'étaient pas encore numérisées, n'étaient pas accessibles), aux **prises de contact et négociations avec les musées** détenant des objets de ces collections pour récupérer les informations (au total, 131 musées sont associés), et au **design de l'interface**.

Les principaux enjeux du projet sont donc les suivants : **comment rendre ces données visibles et accessibles ? Et comment favoriser une pluralité d'usages et de modes d'appropriation ?**

Le premier travail a été d'**harmoniser les données** envoyées par les musées – car toutes étaient structurées différemment. Il y avait également un enjeu linguistique, car les métadonnées étaient en 4 langues différentes... Ce travail permet qu'on puisse aujourd'hui interroger

⁵ <https://www.cairn.info/revue-le-debat-2007-5.htm>

⁶ Sur les déboulonnages des statues dans le contexte américain, voir le compte-rendu de la séance avec Olivia Voisin et François Mairesse.

l'ensemble de la collection avec les mêmes critères (les différentes bases muséales ont été rendues interoperables).

En matière de navigation, on peut entrer dans le site par institution, ou par objet, en consultant le catalogue de la collection. Pour chaque objet référencé a été associée une notice, qui conserve les informations fournies par le musée, sans les modifier (à titre d'archives). Ces informations sources ont été complétées par d'autres informations, collectées ou produites dans le cadre de l'enquête : des histoires orales, la désignation vernaculaire (edo), des informations sur les circonstances de collecte, sur les propriétaires successifs et la circulation de l'objet, etc. La section « Map » du site permet une autre mise en perspective des objets, en les situant dans l'espace, dont elle montre aussi, de cette façon, les transformations.

À ce travail sur les données collectées et à l'enjeu du multilinguisme des sources muséales, s'ajoutait le fait que les termes utilisés pour présenter ou catégoriser les objets n'étaient pas appropriés : un volet du projet a donc consisté à **re-nommer, re-décrire les objets en langue edo**. L'objectif était de présenter ainsi les objets sous un autre point de vue que celui du musée occidental, et de faire en sorte qu'un public plus large que celui des usagers des bases de données muséales puisse se saisir des informations produites. On trouve, sur le site, ces re-descriptions des objets sous l'entrée « Eyo Oto » : <https://digitalbenin.org/eyo-oto>. Dans le même ordre d'idées, la section « Itan Edo » propose **une histoire du Bénin d'un point de vue autochtone**, en utilisant exclusivement des sources locales : <https://digitalbenin.org/itan-edo>. Cette section a d'ailleurs suscité des critiques portant sur la méthode et les sources utilisées. Mais, pour l'équipe du projet, il s'agissait aussi par là de rappeler que les ouvrages sur l'histoire du Royaume du Bénin écrits par des chercheurs occidentaux (et leurs sources) ne sont pas facilement accessibles depuis le Nigéria. Le site met ainsi en évidence ces **enjeux relatifs à l'accès et à la disponibilité des sources**.

Le travail de recherche d'informations sur les objets, pour nourrir les notices, se poursuit. Aujourd'hui, les principaux axes de développement du projet visent à mettre les données concernant les objets en lien avec les **archives des musées** – avec des sources comme des correspondances ou des images –, qui permettront d'approfondir la connaissance de leur histoire, mais ce qui suppose un travail important de repérage de ces sources, puis de numérisation et de tag.

Partant de ses propres travaux sur les musées et le patrimoine en Afrique de l'Ouest, Julien Bondaz réagit à l'exposé de Felicity Bodenstien, en soulevant une série de questions relatives à la notion d'accès :

- . comment penser le passage, avec des projets comme celui-là, d'une conception fondée sur la *propriété* à l'*accessibilité* du patrimoine ?
- . quelles formes de mises en circulation l'accès suppose-t-il (circulation des objets / des personnes), et dans quel(s) sens ?
- . quelle(s) distinction(s) peut-on établir entre le fait d'avoir « accès à des objets » et « accès à une culture » ?

Julien Bondaz ouvre sa réflexion en revenant sur le rapport Sarr-Savoy concernant la restitution du patrimoine culturel africain, et sur la conception de la notion d'accès qui sous-tend le texte. Il rappelle que, bien qu'annoncée comme centrale, elle est finalement assez peu discutée : ce qui ressort du rapport, c'est davantage l'importance de **la dimension émotionnelle du contact avec les objets**, cette émotion esthétique étant envisagée comme un mode de connaissance. De ce point de vue, le retour des objets est compris comme le moyen, pour les populations locales, de se reconnecter, par l'expérience esthétique, à leur histoire.

Julien Bondaz rappelle ensuite les principales objections avancées contre les conclusions du rapport en faveur des restitutions :

1) le problème des **conditions de conservation** des objets (qui ne seraient pas aussi optimales dans les musées africains que dans les musées occidentaux) ;

2) le critère de la **faible fréquentation des musées** africains, en vertu duquel, s'ils étaient restitués, ces objets seraient finalement moins vus, ils toucheraient un public moins large que dans les musées occidentaux, qui sont fréquentés non seulement par les populations locales, mais qui bénéficient aussi du tourisme culturel, avec des visiteurs venant de différentes régions du monde. Autrement dit, **puisque les personnes circulent, inutile de faire circuler les objets**.

En lien avec cette réflexion sur les modes de circulation, Julien Bondaz suggère de prêter attention à la façon dont le **vocabulaire de la vie administrative** est mobilisé, de façon comparable, pour les personnes et pour les objets (la nécessité d'avoir des papiers en règle, des droits d'accès et des droits de circuler...). De fait, ces objets circulent très peu, et de façon très asymétrique : les musées occidentaux prêtent peu aux musées africains, et ils leur empruntent peu également (faute, souvent, de reproductions photographiques des œuvres qui s'y trouvent et donc de connaissance des collections empruntables)⁷. Cela pose ainsi, aussi, la question de **l'accès différencié de ces objets au rang d'objet du patrimoine** – sans compter le traitement réservé à un ensemble d'objets « absents », ceux qui ont été considérés comme trop banals, trop ordinaires, pour être exposés et qui restent en réserves (des objets inaccessibles, mais dont personne ne réclame l'accès).

In fine, il apparaît que **l'accès peut être pensé comme un privilège** : privilège d'avoir accès / d'être rendu accessible.

Dans un deuxième temps, Julien Bondaz propose de revenir plus en détail sur l'équivalence implicite entre « **accès aux objets** » et « **accès à la culture** ». Cette équivalence fonde, scientifiquement, le paradigme de la collecte ethnographique⁸ : dans une vision qu'il qualifie d'assez « romantique » de cette démarche, il s'agit de considérer qu'on peut **voir des objets comme des archives des cultures dont ils sont les produits**. D'où l'idée que « voir les objets » = « accéder à la culture »⁹.

Or cette conception suppose que la culture est quelque chose qui nous serait extérieur, qu'elle nous serait extrinsèque *versus* quelque chose qu'on produit, activement, dans une relation plus symétrique : on est le produit de notre culture / on la produit ; **la culture est à la fois le cadre de nos interactions et le produit de nos interactions**.

Dans cette perspective, Julien Bondaz invite à prêter attention aux modalités, aux situations, dans lesquelles on est « mis en contact » de « la culture », en abordant **les musées comme des sites de co-présence**, parmi d'autres. Il évoque à ce propos **les formes pré-coloniales des musées** en Afrique, comme les collections rituelles dans les cases sacrées ou encore le modèle du trésor dans les chefferies – soit des collections dites « réservées », qui sont rendues accessibles localement, selon des modalités spécifiques.

Citations d'entretiens ethnographiques à l'appui, ses réflexions invitent à mettre en question ou nuancer plusieurs présupposés :

. l'idée que les populations locales auraient « naturellement » accès aux objets de leur patrimoine culturel dans leurs villages (avec une association entre « le village » et « le musée »), ce qui permettrait d'en avoir une expérience plus « authentique » – témoin de cette association :

⁷ Sur la dynamique des prêts, voir le compte-rendu de la séance sur les métiers de la régie, avec Hélène Vassal et Julie Pierrat.

⁸ Sur la pratique de la collecte ethnographique, voir le compte-rendu de la séance sur Georges-Henri Rivière avec Marie-Charlotte Calafat et Germain Viatte.

⁹ Une autre conséquence de cette vision consiste à considérer les producteurs de ces objets non pas comme des individus en propre, mais avant tout comme des représentants de leur culture – ce qui tend à minimiser leur agentivité. Sur ce point, voir les arguments développés dans le texte « Politique des objets de musée en Afrique de l'Ouest », p.95-96.

la multiplication des petits musées dans les villages, pour valoriser ce rapport aux objets (mais dont on peut se demander à destination de qui ils sont conçus – les locaux et/ou les touristes ?) ;
. l'idée même de musée, comme institution appropriée pour conserver et exposer ces objets : Julien Bondaz évoque les rapports complexes qu'entretiennent visiteurs et membres du personnel de quelques musées africains où il a réalisé ses enquêtes à l'institution muséale – cf. le fait que certaines personnes ne fréquentent pas les musées pour ne pas être exposées aux charges de certains objets rituels, par exemple, ou parce qu'elles ne voient pas l'intérêt d'aller voir ces objets accrochés au mur dans un espace sans signification particulière, quand elles peuvent les voir en usage, dans un contexte signifiant...

De ces deux interventions, et des échanges qui ont suivi, on peut retenir les points suivants :

- . un objet patrimonial est un ensemble complexe, qui comprend à la fois l'objet matériel et l'ensemble des informations qui le concernent, lesquelles peuvent être très dispersées – d'où le fait qu'on puisse faire circuler les un.e.s indépendamment des autres, à destination de publics ou d'utilisateurs distincts ;
- . partager des données implique d'anticiper (autant que possible) les usages variés de ce qui est alors rendu accessible : cf. les choix faits par l'équipe de *Digital Benin* de ne pas intégrer les données relatives aux collections privées, pour éviter d'influencer le marché¹⁰ ;
- . l'approche anthropologique du patrimoine et du fait muséal permet de mettre à distance la conception occidentale du musée comme lieu privilégié d'« accès à la culture » : elle incite à prendre en considération d'autres manières de se mettre en relation avec des objets et d'envisager la place du musée comme un lieu de « co-présence » et d'interaction parmi d'autres ;
- . ces exemples invitent aussi à réfléchir aux rapports à la matérialité et à l'authenticité des objets – en lien avec les discussions sur les fac-similés et l'usage de reproductions, exposées quand les originaux ne sont pas ou plus montrables.

Références :

Bodenstein, Felicity. « Une typologie des prises de butin à Benin City en février 1897 », *Monde(s)*, vol. 17, no. 1, 2020, pp. 57-77.

Texte descriptif d'une partie du projet : <https://digitalbenin.org/documentation/provenance>

Vidéo co-écrite pour l'exposition au Museum am Rothenbaum Kulturen und Künste der Welt (MARKK, Hamburg) : <https://digitalbenin.org/media/benin-1897-a-brief-history>

Bondaz, Julien. « L'art primitif réapproprié ? Les collectionneurs d'art africain en Afrique de l'Ouest », *Cahiers d'anthropologie sociale*, vol. 12, no. 2, 2015, pp. 24-48.

Bondaz, Julien. « Politique des objets de musée en Afrique de l'Ouest. » *Anthropologie et Sociétés*, volume 38, numéro 3, 2014, p. 95–111. <https://doi.org/10.7202/1029020ar>

Pour aller plus loin :

. Rapport Sarr-Savoy : <https://www.vie-publique.fr/rapport/38563-la-restitution-du-patrimoine-culturel-africain>

. Ellen Hertz, Suzanne Chappaz-Wirthner, 2012. « Introduction : le “patrimoine” a-t-il fait son temps ? ». *ethnographiques.org*, Numéro 24 - juillet 2012

. Les travaux d'Arjun Appadurai, anthropologue, à l'origine du concept de « vie sociale » des choses : <https://www.arjunappadurai.org/>

. Les recherches de Julie Cayla, anthropologue, sur la fabrique de l'authenticité dans les pratiques de sculpteurs burkinabé : <http://koyre.ehess.fr/index.php?3687>

¹⁰ Sur l'anticipation des publics des dispositifs numériques, et ses limites, voir le compte-rendu de la séance avec Scarlett Greco et Philippe Rivière.